

Douceur radicale

Ses linges de maison en fibres naturelles dégagent une sensation de délicatesse visuelle et tactile. Mais derrière ces produits bons pour le corps et l'environnement, il y a bien plus que l'envie de faire joli. Avec *Design for Resilience*, Vanessa Colignon réagit à un sentiment d'urgence à travers des réponses concrètes et accessibles. Tout en visant à recréer une filière textile.

TEXTE JEAN-MICHEL LECLERCQ PORTRAIT KAATJE VERSCHOREN



“Non, je n’avais pas rêvé de devenir vendeuse de lavettes”, dit-elle avec un éclat de rire. Ancienne de La Cambre et diplômée des Beaux-Arts (ARBA – Bruxelles), c’est au terme d’un long parcours de recherche sur les possibilités d’un textile éthique et durable que Vanessa Colignon (*1989) a lancé Design for Resilience en 2019. Son premier produit, une éponge en maille de chanvre, est né au hasard de ses expérimentations. “J’avais adopté un mode de vie zéro déchet depuis une dizaine d’années mais sans jamais trouver d’alternative à l’éponge de vaisselle en plastique ou en viscosse. Or ces matières sont polluantes à produire, impossibles à recycler et dont l’usage répand des microplastiques dans l’eau. J’ai pensé que le côté rêche et robuste du chanvre pourrait apporter une solution.” D’autres solutions textiles et naturelles ont suivi, pour la cuisine et pour le corps, tels des essuies et gants de toilettes, tirant eux profit de la douceur et de la capacité absorbante du lin. L’ensemble est vendu en ligne et dans un réseau de boutiques. Présente en janvier à Maison&Objet, Vanessa a aussi vu son travail exposé à New York dans un projet de WBDM curaté par Li Edelkoort. Si la créatrice d’origine carolo désire proposer un jour ses propres vêtements, elle vise d’abord à faire de son projet le véhicule d’une relocalisation de la filière textile. Un rêve au long cours aux racines bien ancrées.

CONSCIENCE TOUTE

“Je viens d’une famille très manuelle où ma mère faisait mes habits. Comme j’ai eu envie de l’imiter, elle m’a appris à coudre quand j’avais cinq ou six ans. Dans mon enfance, il y avait aussi beaucoup d’animaux et de plantes sauvages. Aujourd’hui encore, rien ne me touche plus que de voir des herbes hautes qui montent en graine et nourrissent les oiseaux. Cela semble presque subversif dans ce monde ! Après une phase un peu révoltée à l’adolescence, j’ai retrouvé ces valeurs-là vers seize ans. J’ai commencé à apprendre à tisser pour créer mes propres vêtements et j’ai eu, en parallèle, une série de déclins environnementaux : sur l’alimentation,

“Si on veut aller vers une société qui dépend moins du pétrole, il faut donner des solutions.”

la santé, l’eau... Cela m’a poursuivie quand je suis entrée à La Cambre en 2009. Je lisais sur l’impact écologique et social de la *fast-fashion*, de la surconsommation, mais aussi sur le bien-être animal. J’adorais mon métier – coudre, imaginer des choses, modéliser mes idées – mais je n’avais pas envie de participer à tout ça. Comment résoudre ce dilemme ? Je sentais que je n’étais pas assez outillée, notamment au point de vue scientifique. J’ai donc entrepris toutes sortes de stages après études. J’ai suivi une initiation poussée à la permaculture, puis une formation à l’agroécologie et une en guide nature. Je voulais comprendre comment fonctionne un sol, un milieu, comment le protéger, comment limiter les pressions sur les espèces... C’est ce qui m’a menée à travailler le chanvre et le lin.”

AVANTAGES ET SPÉCIFICITÉS

“Comme c’est une plante qui produit ses propres répulsifs, le chanvre ne doit pas être pulvérisé d’insecticides. Le problème est qu’il n’y a plus de filature en Europe de l’ouest. La France a commencé à rapatrier des machines mais comme cela demande jusqu’à dix fois plus de main d’œuvre, cela prendra du temps. Pour l’instant, le chanvre que nous tricotonons en Belgique vient de Chine et est filé en Tunisie. Cela me semble acceptable car le transport ne représente qu’un faible pourcentage de l’impact environnemental. En outre, sa récolte étant mécanique, on évite l’écueil du travail forcé qui existe avec le coton. Notre filière du lin, à l’inverse, a été préservée de la semence jusqu’au produit fini. S’il est difficile de s’approvisionner en lin bio, le fait qu’il supporte mal les pesticides garantit une agriculture à tout le moins raisonnée. En faisant mes recherches autour du vêtement, j’ai été confrontée au fait que ces fibres naturelles ne sont pas extensibles, au contraire des fibres synthétiques, du coton et de la laine qui permettent de tout faire. La maille m’a paru être une voie pour créer une élasticité. Je suis donc allée apprendre à tricoter aux Beaux-Arts. Là, j’ai rencontré un professeur, qui est devenu mon producteur. Ensemble, nous avons cherché à nous adapter à ces matériaux naturels. C’est ainsi que nous avons obtenu cette maille de chanvre qui grattait un peu trop pour le vêtement... mais m’a donné l’idée de l’éponge. Nous l’avons testée et développée, puis fait tester à d’autres personnes. Le reste de la gamme est né en écoutant les réactions et les besoins des gens.”

RÉSILIENCE

“Design for Resilience, c’est l’idée que si on veut aller vers une société qui dépend moins du pétrole et où l’on exerce moins de pression sur les ressources, il faut donner des solutions aux gens. Mon ambition de départ n’était pas de créer du linge de maison et encore moins du linge de nettoyage. Je l’ai fait pour répondre à une urgence. Dénoncer les problèmes et faire peur comporte des limites. Oui, il faut regarder la réalité en face et voir qu’on a un souci avec des objets banals qu’on utilise tous les jours et qui sont très polluants, mais il faut pouvoir réagir. Avec ces produits conçus en Belgique et dans le respect des personnes, je veux montrer que c’est possible, que l’on peut financer des industries locales, faire vivre des familles. Nous avons intérêt à préserver tous ces savoir-faire qui disparaissent, mais aussi à nous réapproprier nos ressources. Le lin et le chanvre sont des plantes qui peuvent nourrir la terre et l’humain. Leurs graines sont riches en protéines ou en oméga-3. On peut aussi en faire des isolants. Il est possible de construire des sociétés plus résilientes face à tout ce qui s’annonce. Je crois que des déclins sont en train de s’opérer. Le public me semble davantage prêt à changer ses habitudes, à mettre le prix pour des produits naturels qui vont impacter son quotidien. J’ai plein d’idées et d’envies. Pour continuer, je vais devoir compter sur la communauté et sur les gens qui veulent agir avec nous.”

designforresilience.be



Inspirations & Influences

“Ce qui m’anime dans mon travail n’est pas forcément artistique. J’ai un côté un peu *old school* : j’aime partir de techniques parfois très anciennes pour les tester avec mes matières. J’observe ensuite comment modifier ou détourner ce que j’ai obtenu. Et tant mieux s’il y a eu des erreurs ou des effets inattendus en cours de route. Sinon, quand je regarde dehors, l’Art nouveau est sans doute ce qui me touche le plus : voir tous ces corps de métier associés est très beau. Cela ne correspond certes plus à la vie d’aujourd’hui (entre autres dans l’usage des ressources), mais les courbes, les lignes organiques et asymétriques d’un Horta (#4) ou Alfons Mucha (#7) font écho en moi. C’est purement esthétique. Plus proche de nous, et une fois encore à mille lieues de ma pratique, j’aime beaucoup les tapisseries du duo KRJST (#2). C’est frais, c’est vivant. Elles font tout elles-mêmes et à leur manière. Moi qui ai besoin d’authenticité, cela me parle. Je me souviens aussi avoir été bouleversée par un tableau de Van Gogh (#3), l’un de ses derniers, que j’avais découvert en visitant la National Portrait Gallery à Londres. On y voit un paysage très sauvage, avec des collines, des fleurs. Il y a une telle sensibilité pour les couleurs, la nature, la liberté. Je me suis demandée comment il avait pu sombrer dans une telle tristesse tout en étant capable de percevoir toute cette beauté. Un autre moteur pour moi est tout ce qui est satirique. Je pense à la série *South Park*, aux chroniques de Thomas Gunzig ou au film *Brazil* (#1). Ce côté défouloir et très critique envers tout ce qui dérange depuis toujours dans la société me fait vraiment du bien. Je me sens moins seule. Cela me donne l’énergie de transformer la colère que je ressens face aux injustices : cela m’aide à me révolter pacifiquement à travers une recherche de solutions. C’est aussi pour cela que j’admire des personnes comme Jane Goodall (#6), qui a consacré sa vie à protéger les primates, ou le botaniste Francis Hallé, qui a passé la sienne dans les canopées. J’aime aussi écouter l’ingénieur Arthur Keller ou l’astrophysicien Aurélien Barrau parler de la crise environnementale car ils mettent des mots sur ce que je ressens sans parvenir à l’exprimer. Ces gens me nourrissent, m’éclairent et me donnent envie d’agir. Si on veut soigner notre société, on aura besoin de cette douceur-là, de cette bienveillance. Cela me fait penser que j’ai également lu pas mal de science-fiction : Lovecraft, Orwell, Philip José Farmer ou Kafka (#5). Quand j’étais ado, le manga *xxxHolic* (#8) m’avait beaucoup marquée. On était, là aussi, dans la science-fiction, mais chaque épisode avait un thème très précis. Je remarque aujourd’hui que cela m’a fait réfléchir à plein de choses – à la nourriture ou encore à l’importance de tout faire avec délicatesse –, des choses qui m’ont aidée à me construire en tant qu’adulte.”

